Afghanistan : quand les Marines croisent un djinn dans une salle de classe



Dans le sud de l'Afghanistan, des soldats américains affirment avoir vu une salle de classe « s'animer ». Interrogé le lendemain, un mollah local ne parle pas de fantôme, mais d'un djinn. Enquête sur une région où deux imaginaires de l'invisible se sont rencontrés.

Une école, un mur, une nuit

Le récit commence par une rumeur, comme souvent. Un groupe de Marines chargé de garder une école près d'Amir Aghah apprend des habitants que des enseignants y auraient été assassinés à l'époque du pouvoir taliban. Rien, dans ce que l'on sait de la région, ne rend l'histoire invraisemblable : le sud-est de l'Afghanistan a connu quatre décennies de guerre, de représailles et de massacres.

Une nuit, les militaires repèrent un mouvement près du mur d'enceinte. Ils sécurisent le périmètre et fouillent le complexe. C'est dans une salle de classe que, selon leurs dires, tout bascule : un pupitre se renverse et traverse le sol. Une fenêtre vole en éclats. Aucune cause évidente n'est identifiée.

« Ce n'est pas un fantôme »

Le lendemain, les Marines interrogent un mollah du secteur. Sa réponse ne ressemble pas à celle que des Occidentaux attendent. Il ne parle ni d'âmes d'enseignants en peine ni de revenants : il parle d'un **djinn**.

Dans la tradition islamique, les djinns sont des êtres issus d'un monde invisible, que la théologie nomme *al-ghaib*, « l'inconnaissable ». Ils partagent notre univers sans être perçus, et peuvent, pour le meilleur ou pour le pire, intervenir dans la vie des humains. Une apparition n'est donc pas ici l'âme d'un mort : c'est une présence d'une autre nature.

Selon les Marines, les manifestations ne s'arrêtent pas avec cette explication. Des meubles continuent de bouger. Des apparitions sont signalées. Plusieurs militaires disent faire le même rêve : ils sont poursuivis par une silhouette sombre.

 © Activité-Paranormale 2009-2026

Chacun interprète l'inexpliqué avec les mots que sa culture met à sa disposition.

Amir Agha, une terre à la fois sacrée et maudite

Pour comprendre la réaction du mollah, il faut connaître le lieu. La localité d'Amir Agha, dans le district de Garmsir (province du Helmand), doit son nom à un saint tutélaire. Un petit sanctuaire y est dédié à Amir Hamza, présenté par la tradition locale comme un oncle du Prophète et l'un de ses plus fidèles commandants, ainsi qu'à l'un de ses descendants, Amir Agha. Sa tombe reposerait sous l'édifice.

Pour les habitants, ce lieu protège. Un fils de mollah de Garmsir racontait à des journalistes que les blindés soviétiques lancés contre le sanctuaire s'étaient enlisés dans la boue, et que, en 1982, une roquette tirée sur le toit aurait disparu avant d'atteindre la tombe pour ressortir par une fenêtre. Les carcasses de véhicules rouillent encore dans la région.

Le gardien du sanctuaire, lui, donne une lecture plus sombre de la présence américaine : selon lui, des militaires seraient venus à plusieurs reprises la nuit, auraient fait rester les villageois chez eux et emporté de précieuses stèles de marbre gravées de versets coraniques. Une profanation qui aurait déclenché une malédiction. Précisons qu'il s'agit là de son témoignage, et non d'un fait établi.

OP Rock : la colline aux ossements

Le même secteur a produit l'histoire paranormale militaire la plus célèbre de la guerre d'Afghanistan : celle de l' **Observation Post Rock**, dite « OP Rock », à quelques centaines de mètres de la base de patrouille Hassan Abad. Il s'agit d'un monticule d'environ trente mètres, creusé de galeries effondrées et vraisemblablement aménagé par les talibans.

Lorsque Marines et soldats britanniques y creusent leurs positions, ils exhument des ossements en quantité. Les habitants expliquent que la colline sert de cimetière depuis des siècles et qu'elle a aussi été le théâtre de massacres durant la guerre soviéto-afghane des années 1980.

Les témoignages qui suivent sont devenus un classique du genre : lumières ressemblant à des éclairs de tir sans la moindre détonation, parasites radio, brusques changements de température, cauchemars en série, paralysies du sommeil, sensation d'être observé. Un Marine rapporte avoir entendu, dans son oreille, un murmure en russe équivalant à « lâchez votre arme ». Même le chien adopté par les soldats, baptisé « Ugly Betty », aboyait contre des silhouettes que personne ne voyait.

L'affaire a été relayée par le *New York Times* (article de Thomas Gibbons-Neff, publié à la fin du mois d'octobre 2020) et adaptée dans la série américaine *Paranormal Witness* (saison 4, épisode « Beneath the Rock »). Un Marine y voyait un « conduit » pour une activité paranormale.

Une réserve s'impose : le récit de l'école d'Amir Aghah et celui d'OP Rock sont deux épisodes distincts, même s'ils se déroulent dans le même secteur. Faute de date, d'unité ou de rapport officiel, nous n'avons pas pu recouper l'épisode du pupitre avec un document indépendant. Il repose, à ce stade, sur le témoignage des militaires.

Fiche de synthèse — reconstitution (faits sourcés uniquement)

 © Activité-Paranormale 2009-2026

Dossier : phénomènes rapportés par des militaires occidentaux, secteur d'Amir Agha (Garmsir, Helmand)
Statut du document : synthèse rédactionnelle, non un document officiel
Éléments rapportés (école d'Amir Aghah) : mouvement nocturne près du mur ; pupitre renversé ; vitre brisée ; meubles déplacés ; apparitions ; rêves récurrents d'une silhouette sombre.
Interprétation locale : un mollah évoque un djinn.
Éléments documentés (OP Rock) : découverte d'ossements lors des travaux de terrassement ; lumières, parasites radio, variations de température, cauchemars ; couverture par le *New York Times* en 2020.
Éléments non établis : cause du bris de vitre et du déplacement des meubles ; réalité des assassinats d'enseignants à l'école ; effet d'une éventuelle « malédiction » du sanctuaire.

Deux grammaires de l'invisible

C'est là que ces récits deviennent indissociables du lieu. Un soldat américain arrive avec son propre bagage culturel : le fantôme, la maison hantée, le mort qui revient, nourris de cinéma et de légendes de caserne. Une communauté afghane dispose d'un autre vocabulaire : saints protecteurs, lieux sacrés, esprits, djinns. Un événement troublant est alors lu par les deux camps, chacun dans sa langue.

La rencontre est parfois explosive. Dans le cas d'Amir Agha, le même lieu est vu comme un cimetière hanté par des Marines, comme un sanctuaire protecteur par les villageois et comme une terre outragée par son gardien. « Une culture voit un esprit vengeur, l'autre un ange gardien », résume le magazine Atlas Obscura.

Le regard critique : stress, amorçage, suggestion

Les sceptiques ont de sérieux arguments. D'abord, les conditions : isolement, fatigue, manque de sommeil, tension permanente, bâtiments éventrés par des années de combats. Un pupitre qui bascule ou une vitre qui éclate dans une structure fragilisée peuvent avoir des causes banales (vent, affaissement, animal, voire présence humaine), d'autant que les militaires venaient de repérer un mouvement près du mur.

Ensuite, les rêves de poursuite par une ombre. Ils évoquent les paralysies du sommeil, étudiées notamment par le folkloriste David Hufford dans *The Terror That Comes in the Night* (1982), qui montre que l'expérience d'une présence menaçante dans la chambre se retrouve dans de nombreuses cultures, avec des habillages locaux. Dormir en groupe et se raconter ses nuits suffit à propager le même motif.

Enfin, le psychiatre Anthony Feinstein (université de Toronto), spécialiste des effets psychologiques des conflits, explique à propos d'OP Rock que des hallucinations ne sont pas, en soi, un symptôme de stress post-traumatique, mais que des personnes traumatisées peuvent dissocier et vivre des perceptions anormales. Surtout, il décrit un mécanisme d'**amorçage** : quelques soldats vivent une expérience étrange, la racontent, et les suivants arrivent en s'attendant à ce qu'il se passe quelque chose. Coupés du reste du monde, sans « test de réalité » extérieur, ils renforcent la croyance. Il rapproche ce phénomène des attentes qui entourent les lieux de miracles comme Lourdes. Il précise toutefois qu'il ne peut poser aucun diagnostic sans examiner de patient.

Cela s'applique aussi à l'explication du mollah. Une fois le mot « djinn » prononcé, il devient un cadre pour interpréter la suite : un meuble qui bouge, un rêve, une ombre. L'explication a pu façonner l'expérience autant que l'inverse.

Ce que l'on peut, et ne peut pas, affirmer

Que s'est-il passé dans cette salle de classe ? Nous l'ignorons. Les Marines sont sincères, mais sincérité n'est pas preuve. Le mollah applique une grille de lecture respectable et cohérente avec sa tradition, mais elle ne se vérifie pas. Et la psychologie du combat, si elle fournit des pistes solides, n'explique pas tout détail d'un récit dont on n'a pas le dossier complet.

Il reste un enseignement : en temps de guerre, des hommes de deux mondes ont partagé un même lieu et ont cherché,

 © Activité-Paranormale 2009-2026

chacun, des mots pour un malaise commun. Peut-être étaient-ils tous confrontés à quelque chose qu'aucun d'eux ne comprenait, et ont-ils simplement puisé dans le vocabulaire culturel dont ils disposaient. Dans cette région du « cimetière des empires », la frontière entre l'histoire, la mémoire et le surnaturel reste d'une extrême finesse.

Lieu hanté - 15 novembre 2026 - Wakonda - CC BY 2.5

© Activité-Paranormale 2009-2026